



Réception de Jean-Baptiste Baronian

DISCOURS DE JACQUES DE DECKER
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 1ER MARS 2003

Messieurs,

Si je vous apostrophe de la sorte, cher ami, c'est que j'ai trouvé un subtil subterfuge pour justifier que je vais désormais vous voussoyer. Ce ne fut jamais l'usage entre nous, parce que dès nos premières rencontres, vous avez introduit le « tu ». Pas celui de l'amitié, ou de l'intimité, qui peu à peu, mais sûrement firent leur chemin entre nous, mais celui de la camaraderie. Vous m'avez toujours semblé être un combattant de la cause des lettres, et me faire interpellé de la sorte par vous me donnait le sentiment que vous m'admettiez dans ces rangs, que vous me teniez pour un homme du régiment, ou du bâtiment si vous voulez, et je le ressentais comme une cooptation flatteuse. Non, ce qui me permet d'établir entre nous un vous qui n'eut jamais droit de cité, c'est un tout autre constat. En vous, deux auteurs coexistent, et cette gémellité qui vous caractérise, et à laquelle je m'attarderai forcément permet, me semble-t-il, d'introduire entre nous un « vous » qui ne reflète aucune prise de distance subite. Une certaine pudeur peut-être, parce qu'avec les années une connivence secrète mais chaleureuse a pris forme entre nous. Mais je préfère, très objectivement, prétendre que je m'adresse forcément par ce « vous » à deux écrivains incarnés en une seule personne : Jean-Baptiste Baronian et Alexandre Lous...

Une première remarque me vient à l'esprit à vous voir assis à cette table, et à vous côtoyer avec tant de plaisir depuis que vous nous avez rejoints, puisque vous participez, selon l'usage, à nos travaux depuis que vous avez été élu : c'est que

jamais vous n'auriez été des nôtres si nous avions, comme en France, cet autre usage qui suppose que l'on soit candidat aux fauteuils d'académiciens devenus vacants. Si nous avions cette coutume, vous n'y auriez, J'en suis sûr, jamais sacrifié. Non que vous ayez jamais eu l'air de mépriser notre compagnie, ce qui serait le signe d'une autre forme d'orgueil qui vous est absolument étrangère. Simplement, vous vous êtes toujours distingué par une grande discrétion à l'égard des institutions littéraires. Elles vous l'ont d'ailleurs, comme vous le rappeliez récemment, bien rendu. Recevant l'an dernier, ici même, le prix Ernest Bouvier-Parvillez, vous faisiez remarquer qu'à la veille de vos soixante ans, c'était là le premier prix qui vous était décerné. La chose est, effectivement, étrange. Parce que vous n'êtes pas un inconnu au bataillon de notre littérature, bien au contraire. Vous êtes apprécié par vos pairs, aimé du public et respecté par les professionnels du livre. Nous avons pu le constater lorsque la nouvelle de votre élection a été répandue : elle a été unanimement saluée, à l'intérieur et au-delà de nos frontières. Il y a donc là un mystère, comme vous les appréciez. Et ce mystère a-t-il une clé ?

Je crois qu'il faut aller chercher du côté de votre profil atypique. Vous êtes un écrivain qui ne s'inscrit pas volontiers dans une file, qu'elle soit indienne ou pas. Vous n'êtes donc pas aisément repérable, et votre double identité est déjà un signe de votre réticence à l'identification réductrice. Vous aimez vous faufiler incognito, disparaître dans votre œuvre, faire celui qui ne faisait que passer, et laisser des traces néanmoins, mais qui témoigneraient pour elles-mêmes, et qui sont vos livres, qui eux-mêmes quelquefois n'ont pas fait, lors de leur sortie, les ronds dans l'eau qu'ils auraient dû produire. Cela, je m'en suis aperçu en la parcourant pour une grande part au cours de ces dernières semaines. Ce propos, dès lors, sera à cet égard l'expression d'un repentir, car je n'avais pas lu tout ce que vous avez publié en volume. Je me le reproche, et en même temps je m'en félicite, parce que cela m'a permis d'aller de découverte en découverte et de m'apercevoir avec une émotion croissante que votre travail est une entreprise personnelle et cohérente, obstinée et honnête, guidée par le plaisir, la passion et la fidélité à soi, très inscrite dans notre contexte culturel, et dans le droit fil de nos traditions, tout en étant mue par un constant souci de renouvellement.

Nous le verrons tout au long de ce discours : vous êtes un écrivain belge, quoique ou peut-être parce que venu d'ailleurs. Quelques éléments biographiques

l'attestent d'emblée : vous naissez à Anvers en 1942, dans une famille récemment immigrée d'Arménie. Vous n'avez pas le temps de vous laisser imprégner par la cité scaldéenne, puisque vos parents estiment, dès 1944, qu'elle est trop exposée aux bombardements. Et vous voilà Bruxellois, ce que vous demeurerez, et plus qu'éminemment. Vos père et mère sont à la fois soucieux de vous transmettre, à votre sœur et à vos trois frères, l'héritage ancestral d'une des plus anciennes nations chrétiennes, et très préoccupés par votre intégration dans la société belge. Votre mère, en particulier, estime que vous devez fréquenter les meilleurs établissements, ce qui fait de vous l'élève de trois collèges bruxellois renommés et successifs qui ne vous donnent pas pour autant le goût effréné de l'étude. Votre monde à vous, ce sont les livres, déjà, où vous vous immergez avec passion : avant quinze ans, vous êtes un assidu de Conan Doyle, Maurice Leblanc, Buchan, Wells, Leroux et Stevenson. Vous vous essayez à l'écriture, vous versifiez d'abondance, au sortir de l'adolescence vous publiez dans des revues fugaces, et vous êtes déjà sûr d'une chose : des livres, vous ferez votre profession, votre métier, votre vie. On attend de vous, toujours selon le souci d'intégration qui règne dans votre cercle de famille, que vous fassiez votre droit, et à Louvain-Leuven bien sûr, où vos études vous semblent d'autant plus aisées que vous n'avez jamais eu la moindre intention de les mettre en pratique. En 68, l'année du Walen Buiten, vous êtes docteur en droit, avec un haut grade : la spécialité vous a intéressé, vous avez même cocréé et coédité une revue spécialisée, *Sed Lex*, mais vous êtes bien décidé à ne pas, comme on dit, valoriser votre diplôme. D'ailleurs, vous l'avez à peine empoché que vous entamez un vaste périple en Orient, qui demeurera une expérience privée : vous n'y consacrerez pas la moindre page. Peut-être ce voyage n'était-il qu'une provisoire prise de distance avec un pays qui, dès votre retour, vous requerra tout entier, et avec une ville qui demeurera désormais votre indéfectible port d'attache : Bruxelles.

Bruxelles où vous commencez à travailler, où vous devenez éditeur. C'est un point qui vous caractérise entre tous : vous n'avez jamais eu d'autres activités que livresques. Vous avez réalisé très tôt votre vocation, en vous associant à vingt-six ans avec l'une des plus belles aventures éditoriales qu'a connues la Belgique. Marabout, en la personne de cet entrepreneur visionnaire qu'est Jean-Jacques Schellens, vous accueille, et vous y inaugurez aussitôt la collection « Fantastique ».

On ne dira jamais assez l'importance déterminante de cette initiative dans notre histoire littéraire. C'est à vous que l'on doit une série d'évènements majeurs qui sont dans toutes les mémoires : Jean Ray sort de l'ombre, votre prédécesseur Owen aussi, toute une province de la littérature se trouve peu à peu reconnue, cadastrée, exaltée. Et ce sera, de votre part, un travail de fond : il vous semble non seulement essentiel de faire l'inventaire, mais aussi de susciter de nouvelles œuvres. C'est le sens de la création du prix Jean Ray, aussi, et de la grande collection anthologique où vous recueillez les meilleurs textes fantastiques de multiples littératures, où vous démontrez notamment qu'aux côtés de la France, de l'Angleterre ou de l'Italie fantastiques, il y a une Belgique fantastique qui n'a rien à envier à ces grands pays. Cette dernière anthologie est pour vous l'occasion de vous faire, dans nos lettres, des amitiés qui compteront. De Gérard Prévot, ce grand méconnu, vous avez déjà exhumé l'œuvre, mais vous tissez des liens durables avec Anne Richter, Gaston Compère, nos confrères Jean Muno et Guy Vaes.

En 1977, vous quittez Marabout, maison qui ne sera plus jamais ce qu'elle fut dans ces grandes années. Vous vous autonomisez en quelque sorte. Vous allez poursuivre vos activités éditoriales, mais à différentes enseignes, le plus souvent parisiennes, et de manière moins absorbante. Vous allez pouvoir vous consacrer davantage à l'écriture propre, tant critique que créative. En 1971 déjà, notre ami Jean-Jacques Brochier vous confie la rubrique de littérature policière du *Magazine Littéraire*. Il y a plus de trente ans que vous la tenez à présent : elle est, de l'avis général, l'une des plus importantes tribunes de réflexion sur le genre en francophonie. Vous y donnez, de mois en mois, à cette littérature ses lettres de noblesse. Vous avez, de tout temps, lutté contre le mépris pesant sur les genres populaires. Si cette discrimination a fini par s'estomper, c'est notamment à votre acharnement dans leur valorisation qu'on le doit : aujourd'hui, les maîtres du policier sont enfin reconnus pour des auteurs à part entière, qui se sont, en plus, assuré la confiance du public. Le symbole de cette réhabilitation, c'est évidemment l'ampleur de la célébration du centenaire de Simenon que nous vivons à présent, et que notre Académie a en quelque sorte anticipée. Sans vous, cela ne se serait pas passé de la même façon il y a donc une étrange logique à vous voir rejoindre notre compagnie quelques jours après l'anniversaire de notre plus illustre confrère et

quelques semaines avant son entrée dans la Pléiade. Mais je laisse aux déchiffreurs de signes le soin de repérer cette cohérence induite.

Dans cette même période, vous publiez deux importants essais sur le fantastique, qui font de vous, aux côtés de Caillois, de Vax, de Castex, une autorité dans le domaine. Tout d'abord, vous explorez, dans *Un nouveau fantastique*, des voies nouvelles empruntées par le genre, qui nous mènent du côté de Kafka, de Biely, de Borgès : vous y esquissez, dans votre conclusion, une « nécessité » du fantastique, parce qu'il « correspond à l'état de panique générale dans lequel vivent et évoluent les sociétés, parce qu'il en témoigne (...) et parce qu'il cherche à conduire le regard et la conscience vers des dimensions plus riches et singulièrement plus humaines ».

Un an plus tard, vous sortez chez Stock votre *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, un classique de référence que vous avez d'ailleurs refondu récemment à la Renaissance du Livre, un traité fondateur riche en clarifications diverses, où vous donnez notamment une explication de l'extraordinaire faveur que connaît le fantastique précisément dans nos contrées. Je cite ce passage, parce qu'il est essentiel, Jean Muno l'avait d'ailleurs relevé dans une petite monographie qu'il vous avait consacrée : « Le fantastique belge est par excellence un fantastique de réaction. Il s'insurge avec force contre le conformisme et, sans aller jusqu'à mettre l'univers entier en question (...), il ouvre des brèches çà et là, cause des distorsions, laisse entrevoir des zones "insalubres" au sein desquelles se disputent l'inadmissible et l'irrationnel, entretient en quelque sorte une confusion des regards, des gestes, des gens, des habitudes, si ce n'est, comme Jean Ray le suggère, une confusion des temps, des espaces et des époques. De là aussi son caractère naturel, son côté froid, ses structures narratives souvent linéaires, simples et uniformes. De là sa particularité — voir son particularisme — et son indéniable attrait. » Je pourrais encore m'attarder sur votre gigantesque activité de critique, d'éditeur et de rééditeur, de préfacier, d'intervieweur, d'animateur, d'anthologiste, de directeur littéraire. Ce serait m'éloigner gravement de l'essentiel, même si je me dois de signaler qu'en 1987 vous fondez, deux ans avant la mort de l'auteur, l'association internationale « Les Amis de Georges Simenon », dont vous êtes toujours le président, et qu'à ce titre vous publiez les Cahiers Simenon, qui en sont à leur dix-huitième livraison. Le grand simenonien

que vous êtes, en cette année du centenaire, a publié non moins de trois ouvrages sur l'homme de l'année, qui ne vous laisse, ces temps-ci, qu'à peine le temps de cette réception à l'Académie...

L'essentiel, disais-je, c'est votre travail de conteur, votre exercice de la fiction. Il débute par un petit roman paru chez Robert Morel en 1971, *L'un l'autre*, où se manifeste déjà un thème qui ne va pas vous quitter, celui du dédoublement. Mais votre vrai démarrage, c'est l'entame de ce que J'appellerais votre période Laffont, du nom de l'éditeur qui va sortir cinq de vos livres à un rythme soutenu. Le point de départ en est *Autour de France*. Le titre est déjà un jeu de mot, et l'invention verbale y fait, en effet, florès. Nous sommes en 1974, et le Nouveau Roman sévit toujours. À maints égards, ce livre en est une parodie, par une syntaxe parfois proche de l'essoufflement propre à Claude Simon, un schématisme dans le dessin des personnages qui fait penser à Sarraute, des références au roman policier qui ont l'air de coquetteries à la Robbe-Grillet. Mais, au fond, le livre renvoie surtout à un écrivain dont vous m'avez appris récemment que vous le chérissiez particulièrement à l'époque, à savoir Robert Pinget. Il y a beaucoup de ludisme dans tout cela, et il imprègne votre première manière. On le retrouvera dans les contes farfelus que vous réunissez dans *Le Grand Chalababa*, qui a tout l'air d'être écrit pour divertir vos filles, qui viennent de naître. Il est également présent dans vos deux romans suivants, dont l'un au moins est un jalon essentiel de votre œuvre. Non que je veuille négliger *Le diable Vauvert*, prouesse de fantaisie narrative, où tout se passe le temps de la virevolte d'un feuillet rose devant la fenêtre de la rédaction d'un journal publicitaire, et qui, paru en 1979, n'a rien perdu de son charme à la Tati. Mais il se fait qu'avec *Scènes de la ville obscure* vous frappez un grand coup, qui compte dans votre œuvre et dans notre littérature : Bruxelles y fait une entrée fracassante dans l'une et dans l'autre. C'est un autre obsédé de Bruxelles qui vous le dit : vous vous êtes profilé là en pionnier, et en même temps vous vous êtes engagé dans une voie qui sera, pour vous, très fertile. Parce qu'à partir de là, la ville où nous nous trouvons va hanter votre œuvre durablement. À vous lire, les lecteurs avertis que nous sommes, ou les profanes, vont soit découvrir les ressources insoupçonnées d'une ville négligée par la littérature, soit découvrir un monde ignoré, et tellement chargé d'énergie imaginaire. *Scènes de la ville obscure* ouvre cette voie, je le répète, mais en sacrifiant encore à une mythologie : celle qui

prétend que Bruxelles aurait un cœur, à savoir la Grand-Place, à laquelle vous attribuez une fonction roussélienne, puisque vous en faites un « locus Bolus », un point focal mythique, auquel le héros s'efforce d'accéder : ce livre est encore très imprégné de la fantaisie débridée qui caractérise vos débuts. Très bientôt, vous allez préciser le tir, en nous parlant d'un Bruxelles qui vous est plus personnel, éminemment intime, et cela donnera, en 1980, *La place du jeu de balle*.

Vous approchez de la quarantaine, âge que selon Albert Ayguesparse il fallait avoir atteint pour devenir vraiment romancier, et vous trouvez, de fait, une première maîtrise. Vous nous y parlez de votre Bruxelles à vous, qui n'a pas qu'un centre, qui en a plusieurs, et dont ce lieu voué à la brocante vous est peut-être le plus cher. Ce vieux marché, pour vous, est même un centre du monde, parce que c'est là que se pratiquent les réels échanges, c'est là que le passé revit, que les mémoires comblent leurs lacunes, que le génie devient une fleur de pavé, comme vous le pointerez dans un petit poème-anecdote que vous écrirez vingt ans plus tard et que je ne résiste pas au plaisir de citer ici — il est extrait de cette petite merveille qu'est votre *D'après Bruxelles* que vous réalisez avec le photographe Jean-Pol Sterck : « C'était aux Puces, place du Jeu de Balle, c'était deux femmes — l'une forte, l'autre assez menue, deux visages assez ordinaires, presque fades. Et voilà que la première désignait sur le sol une grossière aquarelle d'une étrange couleur jaune — un jaune cru comme un soleil de Van Gogh. Et tandis que le brocanteur, indifférent, continuait de jouer aux cartes avec deux de ses compères, la seconde femme, la menue, lâcha tout à coup : – C'est d'une laideur obsolète ! Même au ras des pavés, les voyelles rimbaldiennes tracent des arcs-en-ciel. » Cette dernière phrase, je la tiens sous votre plume pour programmatique. Dans vos livres, vous n'allez pas avoir de cesse de scruter les arcs-en-ciel rimbaldiens au ras des pavés.

Mais avec une prédilection pour les endroits populaires où la culture émerge, et ces lieux, à vos yeux, ce sont les librairies de seconde main, les bouquinerie, les antiquariats, les étals d'ouvrages que les revendeurs proposent à même le sol sur le vieux marché. Vous en parlez à d'innombrables reprises, vous en faites le cadre de quêtes existentielles, comme dans *Lord John*, l'un de vos romans les plus révélateurs, le théâtre d'improbables mythologies, comme dans le recueil de nouvelles de *La Bibliothèque de feu* qui, avant de reparaitre à la Renaissance du

Livre, bénéficia, dans sa version originale, à la Pierre d'Alun, de magnifiques illustrations du grand Camille De Tave, et en tête duquel vous placez une citation de Walter Benjamin qui éclaire ce qui, chez vous, est une passion structurante de votre personnalité : « Vous avez dû entendre parler de ces personnes, malades d'avoir perdu leur livre, ou de ces autres, devenues criminelles pour en acquérir. Tout ordre n'est, précisément dans ce domaine, que suspens au-dessus de l'abîme. » La recherche du livre est chez vous une forme de quête de l'arche perdue, votre bibliophilie est une philosophie, voire une métaphysique, dont vous êtes d'ailleurs également le chroniqueur mensuel dans le Magazine Littéraire. Cet aspect de votre démarche, je ne vais pas l'élucider ici, mais il est l'une des pistes les plus révélatrices qu'auront à suivre ceux qui étudieront plus tard votre œuvre en profondeur.

Ce début des années 80 n'est pas seulement essentiel parce que vous y cadastrez votre espace singulier. Il l'est aussi parce que c'est le moment où surgit votre double littéraire, Alexandre Lous, avec la parution, entre *La Place du Jeu de Balle* et *Les quatre coins du monde*, deux livres symétriques et à l'inspiration presque commune, du roman *Matricide* que vous signez de ce pseudonyme. Vous prenez ce nom, emprunté à la tradition arménienne, où il désigne les individus dotés d'une forme de sainteté, pour plonger dans l'univers du crime, et pour en évoquer un, pour le coup, tellement grave, que dans votre culture ancestrale, l'arménienne donc, on ne dispose même pas de terme pour le désigner. Ici aussi, il y aurait matière à des analyses en profondeur, que je ne puis qu'esquisser, mais il est évident que ce premier roman attribué à votre double a ouvert des vannes dans votre imaginaire. Les spécialistes du genre policier, vos pairs en quelque sorte, placent ce livre, maintes fois réédité, très haut, peut-être parce qu'il correspond à une vocation de la littérature criminelle que l'un des premiers analystes de ce courant si important au XX^e, Siegfried Kracauer, ami d'Adorno, définit dès 1925, en y voyant une « théologie du néant » se présentant comme une « glace déformante » à travers laquelle « cette réalité qu'on appelle la civilisation » est vue comme « la caricature de sa propre monstruosité ». J'emprunte cette citation savante à une chronique d'Alexandre Lous parue dans un *Magazine littéraire* de mars 99, et j'insiste ainsi sur le fait que votre travail, dans ce domaine, n'est pas seulement schizophrénique parce que vous vous êtes attribué une seconde identité

pour vous y livrer, mais parce que vous menez de front, dans ce domaine, comme dans celui du fantastique, la mise en pratique créatrice et la prise de distance critique.

Les trajectoires distinctes de Baronian et de Lous sont intéressantes à observer. À l'enseigne Lous, vous donnez, dans les années quatre-vingts, cinq livres : après *Matricide* viendront *La nuit du pigeon*, *Meurtre sans mémoire*, *Tableaux noirs* et *Jugement dernier*. Ce sont des percées dans diverses directions, où chaque fois des thèmes majeurs de votre œuvre sont abordés. Celui du « pigeon », d'abord, du perdant, du pauvre type dépassé par des machineries dont il n'a pas idée, va se retrouver plus tard dans *Rase campagne*. *Meurtre sans mémoire* occupe une place tout à fait particulière, parce que, traitant de terroristes arméniens, il est la seule trace, dans vos écrits, de votre culture ancestrale. *Tableaux noirs* introduit la création artistique comme élément dramatique, et avec une grande subtilité. Enfin, *Jugement dernier*, dont le titre, déjà, est des plus signifiants, a une évidente portée métaphysique, et illustre à sa manière ce précepte édicté par l'un de vos maîtres, Raymond Chandler, qui dit dans son essai *Le crime est un art simple* que « Dans toute entreprise qui mérite le nom d'œuvre d'art, il y a un élément de rédemption ». Une autre caractéristique de la suite romanesque que constitue cette salve de livres signés Lous, c'est qu'ils ont tantôt Bruxelles, tantôt la Wallonie comme théâtre : je ne connais pas, pour ma part, d'évocation romanesque plus impressionnante du Pays Noir d'aujourd'hui, espace dont des événements ultérieurs feront le cadre du plus réel et du plus épouvantable des romans noirs, que *La nuit du pigeon*. Plusieurs cinéastes, dont notre ami Marc Lobet, ont très naturellement envisagé de porter ce livre à l'écran : on attend toujours la concrétisation de ce projet.

Lous, vous allez lui tordre le cou. Comme d'autres se débarrassent d'un personnage, vous allez rendre votre double littéraire progressivement inopérant. Comme si vous décidiez de le mettre à la retraite une fois sa mission accomplie. Lous vous a permis de plonger dans les abîmes du Mal, que vous allez peu à peu explorer plus avant à visière découverte, comme si vous vous y sentiez suffisamment acclimaté pour ne plus avoir besoin de masque pour vous y aventurer.

Sinon, comment expliquer que paraissent, en 1989 et 1991, chez Christian Bourgois, sous la signature de Baronian, deux romans « lousiens », si l'on peut

dire ? Avant cela, le même Baronian a donné *Lord John*, dont j'ai déjà laissé entendre qu'il est un magnifique hymne à la lecture : un jeune homme, le jour de ses dix-huit ans, tandis que son père bouquiniste est hospitalisé, se voit chargé de récupérer des fascicules originaux des aventures d'Harry Dickson, qui furent longtemps l'enjeu par excellence des passionnés de paralittérature. Assisté par la fascinante Capucine, qui conduit une Coccinelle — autre clin d'œil aux connaisseurs —, il finira par rencontrer son oncle mythique, ce fameux Lord John, qui n'est autre que Jean Ray lui-même. Lorsque l'on sait que Ray fut le grand initiateur de Thomas Owen, on se dit que nous sommes en train, cet après-midi, de vivre un épisode romanesque que vous auriez pu fomenter vous-même. Encore une fois, je laisse aux commentateurs futurs le soin de souligner la place éminente que *Lord John* occupe dans votre parcours.

J'en étais donc aux deux titres parus chez Bourgois. L'un est un livre en creux, tout entier centré autour d'un non-événement : *Anais*, qui porte un prénom simenonien, mais en qui il est permis aussi de reconnaître Anne Baronian, s'inquiète du retard de son époux, voit dans d'innombrables indices le signe d'un drame, mais son angoisse, que vous nous avez fait partager, s'avère sans objet, même si l'on ne saura jamais ce qui explique cette sorte de brèche dans le temps : c'est un récit magnifique dans son économie, sa retenue, sa juste maîtrise. *La Nuit, aller-retour*, par contre, est le plus lugubre des romans noirs, situé dans le Quartier Nord à Bruxelles : vous vous plaisez à montrer une fois de plus que cette ville n'a rien à envier au Paris de Léo Malet ou au Los Angeles de Ross MacDonald. Ces lettres de noblesse criminelles, il fallait bien qu'un auteur les lui octroie, puisque Simenon, en principautaire bon teint, a feint de l'ignorer. Ces deux livres, je le répète, qui auraient pu être attribués à Lous, vous vous les réservez, et c'est un premier signe que vous êtes débarrassé de votre alter ego.

L'autre indice de cette relégation, on le repère dans les quatre romans que vous publiez, entre 1996 et 2000, chez Métailié : *Le Vent du Nord*, *Rase Campagne*, *L'été est une saison morte* et *L'apocalypse blanche*. Il s'agit d'une tétralogie d'une rare cohérence, d'une inspiration continue, et cependant *Rase campagne* porte le nom de Lous à son fronton : n'est-ce pas là une manière d'indiquer que les deux raisons sociales sont devenues interchangeable, que vos identités se sont rassemblées, que votre être s'est unifié ? La qualité de ces romans indique en tout cas que vous y

êtes en pleine possession de vos moyens. Si l'on ne met en présence que *Rase campagne*, où un casse misérable se prépare dans la région d'Hannut, et *L'apocalypse blanche*, où l'enquête se mène dans les quartiers bourgeois d'Etterbeek et de Woluwé, on y sent que si votre espace s'est diversifié, votre mode d'approche s'est consolidé. *L'apocalypse blanche* apparaîtra un jour comme l'un des témoignages les plus sensibles sur le climat intellectuel et spirituel au tournant du siècle, et la déstabilisation d'une société qui, dans la marche blanche, à laquelle la blancheur de votre titre fait allusion, s'interroge sur le sort réservé à ses enfants. Que vous ayez eu recours au mot apocalypse dans votre titre avant les événements que nous vivons depuis le passage du millénaire souligne combien vous êtes, à votre manière, un voyant ou, d'une certaine manière, un magicien. Ce n'est pas Jean Muno, qui aurait été heureux de vivre ce jour, qui nous aurait contredit, lui qui eut ce beau commentaire à votre propos : « Il y a toujours chez lui, dit-il parlant de vous, comme du magique en suspension. » Nous sommes heureux qu'un peu de cette magie, grâce à vous, flotte désormais dans l'air de l'Académie...

Copyright © 2003 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jacques De Decker, *Réception de Jean-Baptiste Baronian. Séance publique du 1er mars 2003 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2003. Disponible sur : <www.arllfb.be>